***Epidémie de tako-tsubo***

Cet été dans les médias, comme chaque année, ont fleuri les marronniers, ces sujets dont on a largement fait le tour du peu qu’il y avait à dire, mais qui renaissent néanmoins inlassablement de leurs mornes cendres. On a ainsi eu droit à la canicule et ses effets funestes sur les personnes âgées et les sans-abri ; on a eu droit aux animaux lâchement évacués sur les aires d’autoroute ; on a eu droit aux cyber-arnaques touristiques ; et l’on a encore droit aux affres de la rentrée scolaire : chasse effrénée aux fournitures les plus économiques, premiers émois et abois de celles et ceux qui se retrouvent devant ou derrière le pupitre.

Il en est un autre de marronnier, trans-saisonnier celui-ci, qui bourgeonne autant que faire se peut ces derniers mois : le couple. Il y a eu les frasques *people* estivales : Robert Pattinson, le vampire édulcoré, délaissé par la frivole Kristen Stewart, depuis vouée aux gémonies ; Vanessa, chassée du paradis par Johnny Depp, reconverti en pirate des cœurs ; ou encore Nadège et Virginie, malmenées par leur « binôme » dans la cage télévisuelle à secrets. Il y a aussi ces autres émissions de téléréalité, « 4 mariages pour une lune de miel », « L’amour est dans le pré » (qui en est à sa 7ème saison !) et « La belle et ses princes presque charmants », qui jouent les marieuses, sur un ton à peine amusé. Sur la RTS, il y aura le mois prochain le retour de *Tango* qui se demandera prosaïquement « à quoi sert le couple ». Pour les plus pragmatiques, *Libération* vient pour sa part de rendre les « comptes de la vie amoureuse » : selon l’enquête de l’Observatoire *Meetic* rapportée, 47% des sondés penseraient que la vie amoureuse se gère comme la carrière ; mais le quotidien d’ironiser que le retour sur investissement ne serait pas forcément au rendez-vous. Côté rentrée littéraire, parmi les ouvrages les plus remarqués par la critique, « La jouissance » de Florian Zeller risque un parallèle marginal entre l’histoire d’un couple et celle de l’Europe. Subtilement et surtout sans moraliser, l’auteur pose l’hypothèse que l’absence de « vrais » troubles politico-historiques a laissé la génération des trentenaires démunis face aux banals tracas du quotidien - parmi lesquels « la petite guerre de l’amour » ; l’actuelle « tyrannie de la jouissance » nous couperait par ailleurs de la possibilité de « nous sacrifier » - condition, pourtant, d’une vie tournée vers quelqu’un d’autre que soi -, nous « désapprenant » par-là à faire des enfants. Enfin, au rayon BD, Zep remet son personnage fétiche sous le feu des projecteurs grâce à une inattendue infidélité, *Titeuf* délaissant sa *Nadia* pour une nymphe répondant au prénom à la consonance malgache de *Ramatou*.

Ce qu’il y a de neuf à glaner sous ce marronnier? Pas grand chose, sinon que les cœurs brisés semblent désormais quantitativement l’emporter sur les cœurs attachés. Et comme l’a résumé dans une récente interview le chorégraphe Pontus Lindberg (dont on pourra découvrir début octobre la mise en scène de *Giselle* au Grand Théâtre de Genève), ce thème des cœurs brisés « occupe une place centrale dans le vécu de tant de gens, que savoir comment y faire face devient une leçon de vie essentielle ». Mais pas question de m’aventurer ici dans une analyse sociologique du fléau ni d’improviser quelque tactique miracle pour le gérer : je me contenterai de le baptiser. Faute de pouvoir le rendre original - il est consubstantiel des relations humaines -, rendons-le au moins plus charnel et plus romanesque.

La plupart des troubles affectifs gagnent en potentiel narratif - et donc médiatique -, grâce à un label : le *syndrome de Peter Pan* pour les adultes qui ne veulent pas mûrir ; le *syndrome de Stockholm* pour les victimes éprises de leur bourreau ; ou encore le *complexe de Cendrillon* pour les femmes qui, sous des airs d’extrême indépendance, rêvent secrètement d’être paternées par un galant. Il se trouve qu’il en est une d’appellation, toute désignée pour raviver le marronnier délavé des cœurs brisés : le *syndrome de tako-tsubo*. Késako ? Du japonais « piège à pieuvres » (déjà une invitation au récit), le « tako-tsubo », également appelé « apical ballooning » ou « syndrome du cœur brisé », désigne dans le jargon cardiologique une forme soudaine et transitoire de défaillance cardiaque, déclenchée par un intense stress émotionnel. Les symptômes les plus communs de la maladie sont des douleurs thoraciques, une dyspnée, et un cœur en forme d’amphore, soit à peu de choses près les mêmes que ceux d’une dérive sentimentale : coup de poignard dans la poitrine, suffocation, et cœur gros. Mais tout l’intérêt du baptême n’est pas dans cette homologie. L’atout majeur du *syndrome de tako-tsubo*? Son capital « sexytude ». Parvenus à la chute de cette chronique, vous ne pourrez que le concéder : « Epidémie de tako-tsubo », c’est diablement plus affriolant que « Divorces à la hausse » ! De quoi offrir une seconde jeunesse au marronnier des cœurs brisés…